

Ou s'abonne à Lyon,
Rue Neuve, 37, au 2^{me}.
(UNE BOITE EST PLACÉE DANS L'ALLÉE.)

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

BIOGRAPHIE.

M. JOANNY BRUYAT.

M. Bruyat est né à Lyon en 1807, de parents d'une médiocre fortune. Ceux-ci, artisans honnêtes, le destinaient à être ouvrier comme eux; mais dès son jeune âge, une carrière plus belle flattait son imagination. Le goût de la musique, et la lecture assidue à laquelle il se livrait pour former son éducation, développèrent en lui les dispositions dramatiques dont il était doué.

Quoique bien jeune, il eut à lutter contre la volonté de parents imbus encore du préjugé que la carrière dramatique déshonore l'homme; et ce ne fut qu'après l'avoir forcé à embrasser successivement plusieurs professions que son père consentit enfin à lui laisser suivre sa vocation.

M. Singier, alors directeur de nos théâtres, à qui il s'adressa, le plaça d'abord à l'école de danse, d'où il sortit bientôt pour chanter les utilités. Le directeur et M. Damoreau, voyant ce que pouvait faire le nouvel artiste, l'engagèrent vivement à quitter Lyon pour aller dans la capitale faire des études sérieuses.

En effet, M. Bruyat suivit ce conseil et partit pour Paris, muni de recommandations des principaux artistes. L'Odéon fleurissait alors; il y entra comme choriste et six mois après il était inscrit pour le concours du Conservatoire, lorsqu'une maladie grave survint et interrompit sa carrière. Cette maladie qui dura dix mois épuisa ses ressources pécuniaires et le força de renoncer à entrer au Conservatoire à cause de l'époque éloignée du concours. Il dut dès-lors chercher un engagement, et ce fut à La Haye qu'il débuta pour la première fois comme seconde basse-taille.

Ses progrès furent tels, et il sut si bien se faire remarquer dans son emploi, qu'il fut réengagé comme première basse pour les deux années suivantes.

Plusieurs théâtres de Belgique et de France furent successivement témoins de ses succès, et en 1834 il fut engagé à Bordeaux comme première basse. Il continua à tenir honorablement cet emploi l'année suivante à Montpellier, en 1836 et 1837 à Amsterdam, et en 1838 il fut engagé à Marseille comme première basse de grand opéra seulement.

L'administration des théâtres de Lyon, qui, à deux reprises, et notamment à sa sortie de Bordeaux, avait cherché à s'attacher M. Bruyat, avait traité avec lui cette année pour l'emploi de première basse en tous genres.

Cet artiste, habitué à jouir sans restriction de la faveur publique, n'a pas hésité à partager son emploi quand il a vu qu'une portion du public ne voulait pas l'admettre comme basse de grand opéra. Cette mo-

destie est chose peu ordinaire chez un artiste qui a tenu avantageusement son emploi dans des villes telles que Bordeaux et Marseille. Il nous a prouvé du reste dans *Robert* et dans *la Juive* que trois débuts ne suffisent pas pour juger un chanteur, car nul autre dans notre troupe ne dit mieux le récitatif et ne chante avec plus de méthode et de goût.

Si M. Bruyat a eu à se plaindre de ses concitoyens lors de ses débuts, il faut qu'il rende cette justice au public qu'il est revenu de sa décision, et l'accueil qu'il reçoit maintenant doit le consoler.

Espérons que l'administration nous conservera cet artiste de mérite, et que nous aurons long-temps occasion d'applaudir notre compatriote.

MARIANNE.

II.

La semaine qui sépara les deux dimanches fut bien longue pour la jeune fille; loin de ses compagnes, s'applaudissant presque de pouvoir alléguer la maladie de son père comme un prétexte à sa solitude, Marianne s'asseyait quelquefois auprès du lit du villageois, et bien loin de se livrer aux futilités et incessantes causeries qui l'absorbaient tant autrefois, elle restait dans l'ombre, silencieuse et pensive. Que si vous me demandez le sujet de ses méditations apparentes, je répondrai que je l'ignore, et Marianne elle-même n'aurait pu vous éclairer davantage. Le premier symptôme d'une passion qu'on ne peut encore définir est en effet si vague, si indécis, qu'il ressemble en quelque sorte à la préoccupation de l'inconnu, au sentiment général d'un malaise qui n'est point encore un mal. C'est un besoin sans cause fixe; c'est un désir sans objet précis. Comment Marianne aurait-elle nommé son amour pour Eugène, alors que la pauvre enfant n'avait jamais jusque-là pensé à ce qu'était l'amour? Mais parfois elle se levait inquiète, les yeux baissés, et docile à sa soif de caresses, elle allait prodiguer à son père mille embrassements que tous deux aimaient à expliquer par un transport de piété filiale. On assure même que Marianne vint souvent rendre de secrètes visites au rosier destiné à Eugène, qu'elle retardait ou activait de ses désirs l'épanouissement des boutons, et que par forme d'innocente intention elle déposait sur eux de timides baisers, à l'adresse de leur maître futur.

Quoi qu'il en soit, au jour marqué, Marianne vint de nouveau vendre ses fleurs sous les Tilleuls, et ses yeux cherchèrent au loin à découvrir Eugène parmi les promeneurs. Long-temps son espoir fut trompé, mais vers la fin de la matinée un groupe de dandys s'avança; le noble habitant de la rue Saint-Joseph était au milieu d'eux; la villageoise le vit, et se mit instinctivement à caresser la tige de ses roses, en inclinant la tête. Les jeunes gens passèrent. Marianne entendit des rires étouffés, et soulevant l'œil elle aperçut de nombreux regards fixés sur

elle. « Monsieur Eugène n'est pas fier, pensa-t-elle, puisqu'il me montre à ses amis. »

Aussi, dès que l'heure fut venue, la jeune fille s'empressa bien vite d'entraîner Fanfan dans la cour de la maison d'Eugène, et prenant son rosier à deux mains, elle monta. Oh ! comme le sang bouillonnait à ses oreilles ! Marianne s'arrêtait à chaque marche de l'escalier, et peut-être se fût-elle retirée, si le complaisant acheteur, prévenu par le bruit des pas de l'âne sur les dalles d'en-bas, ne fût venu lui-même ouvrir la porte de sa demeure. A sa vue Marianne s'appuya sur la rampe ; mais Eugène l'appelait, il lui fallut dissimuler le trouble de son âme et se laisser conduire. Le jeune homme fit bien des questions auxquelles la villageoise ne put répondre, parce qu'elle entendait tout sans comprendre. On ne pouvait cependant prolonger ce silence ; et comment en sortir ?

— Mon rosier de dimanche, qu'en avez-vous fait, monsieur ? dit enfin Marianne.

Cette question sembla mettre Eugène mal à son aise, car ce rosier était passé entre les mains de Jenny, et la pauvre Jenny n'avait profité que deux jours de son tour de faveur ; dans la pensée du jeune homme, d'autres caprices avaient chassé son souvenir. Mais Eugène n'était pas homme à perdre contenance pour si peu ; l'usage du grand monde l'avait dressé de bonne heure à mentir.

— Votre rosier, dit-il, plaisait à ma mère, et lors de son dernier départ pour le château de *** , je le lui ai remis. En sortant de vos mains, cette plante ne pouvait-elle passer à celles de la femme qui est, avec vous, ce que je veux aimer le plus au monde ? M'en voulez-vous, Marianne ?

— Vous êtes un bon fils ; comment vous en voudrais-je, monsieur Eugène ? Puisque ces fleurs lui plaisent, faites passer cette seconde plante à madame votre mère ; si elle pouvait en être satisfaite ? Oh ! je voudrais bien la connaître ; car, j'en suis sûre, elle vous ressemble par le cœur.

Eugène comprit bien qu'un grand pas venait d'être fait par lui dans ses projets de conquête. Chez une jeune fille, la manifestation du désir de connaître une famille équivalait presque à l'arrière-pensée de l'amour. Ne soyons donc point étonnés de voir le jeune débauché brusquer les préliminaires et feindre une hypocrite expansion de tendresse.

— Je vous le dis, Marianne, vous connaîtrez ma mère ; je ne sais ce que j'éprouve, je ne me rends pas encore compte des projets qui naissent subitement en moi, mais il me semble que si j'avais là, devant moi, celle de qui je dépends, je vous montrerais à elle et lui dirais : « Ma mère, j'ai vu de grandes dames, et presque partout je n'ai trouvé chez elles que perfidie, inconstance et froideur ; je me suis approché de leurs filles, et j'ai rencontré là dissimulation et coquetterie à la place de l'amour. Alors j'ai compris que la corruption s'était glissée dans les grandes familles, qu'un vent de malheur avait soufflé sur elles ; et je suis descendu pour me rapprocher de la vertu, et j'ai demandé aux filles du peuple si elles avaient gardé le trésor de leur innocence. L'une d'elles s'est trouvée candide, impressionnable, aimante. Cette enfant, la voici, ma mère ; donnez-la-moi pour femme, et aimez-la comme je l'aime. »

Ce mot d'épouse venu là sans qu'on s'y attende ; ces phrases boursoufflées, dites d'un ton mélodramatique, tombaient comme la foudre sur la jeune fille stupéfaite. Jusque-là restée debout devant Eugène, Marianne se laissa tomber sur le siège placé près d'elle ; Eugène, l'attirant à lui, l'étreignit dans ses bras.

En ce moment, un domestique, ouvrant la porte du salon, vint annoncer à Eugène la visite d'un de ses amis.

— L'importun ! murmura le jeune homme. Pourquoi n'avoir pas dit que j'étais absent ?

— Monsieur....

— C'est bien, je suis à lui.

Marianne pensait bien, elle aussi, que cet ami venait mal à propos ; mais la pauvre enfant ne pouvait deviner le vrai motif du dépit d'Eugène.

On se sépara donc avec promesse de ne point divulguer la nature de cette entrevue avant l'arrivée de la mère. Marianne dut apporter un pot d'oranger pour le dimanche suivant, et long-temps elle refusa d'accepter la pièce d'or que lui tendait Eugène. Le jeune homme ne l'aimait-il pas ? et pourquoi recevoir de l'or d'une main qui bientôt se donnerait à elle ?

— Maladroit ! dit Eugène à son ami en retournant au salon, tu viens une heure trop tôt.

— Comment cela ?

— La vierge au rosier allait être à moi.

— Mon cher, il en est temps encore ; je cours la rappeler.

— Allons donc ! ne plaisantons pas ; n'ai-je pas bien le temps d'en finir ?

Eugène disait vrai, la maladie du père de Marianne lui donna le temps d'en finir avec la jeune fille ; et le dimanche suivant, Marianne s'en retourna coupable par ignorance, rêvant encore le bonheur, parce qu'elle ne put croire au parjure d'Eugène.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE THÉÂTRALE.

C'est surtout depuis la fin de cette semaine dernière que nos théâtres ont recommencé à reprendre le cours régulier des spectacles, qui depuis quelque temps restaient trop pauvres ou trop interrompus. D'où venait cette sorte de relâchement général ? Comment se faisait-il qu'après la fructueuse représentation de dimanche dernier, le répertoire productif du Grand-Théâtre laissât la place à des ouvrages d'un intérêt secondaire ? et pourquoi le théâtre du Gymnase mettait-il les nouveautés au repos ? Il faut bien le répéter, nous voyons là une conséquence habituelle et forcée du passage des artistes parisiens. Tant que ces étrangers sont ici, il y a fièvre au théâtre et fièvre parmi le public ; mais à leur départ la fièvre se trouve coupée, et pour tous la lassitude commence. Lors donc que vous voyez les populaires triomphes des sujets de la capitale, ne dites point que les théâtres sont en voie de progrès, car ce progrès momentané est plus apparent que réel. Il semble voir alors un homme endormi marcher les yeux ouverts ; certainement ce somnambule agit comme s'il veillait, mais sa pensée n'est point là, son intelligence ne le conduit point, il voit sans voir, il ne vit point de sa vie propre, il s'ennuie. Vienne un brusque réveil, et le malheureux s'effraiera ou tombera d'épuisement. Telle a été la fâcheuse position de nos théâtres durant ces derniers temps, et croyez bien que nous n'inventons pas, que nous ne supposons pas ; nous racontons seulement l'état de choses que chacun a pu voir de ses yeux. Les esprits ont bien pu varier dans l'explication des motifs ; quelques-uns ont pris l'effet pour la cause, en alléguant, par exemple, la suspension des débuts et le manque d'attrait des spectacles ; mais nous croyons avoir montré du doigt la seule origine du malaise, et chacun partagera notre opinion s'il veut y réfléchir.

Quoi qu'il en soit, nous l'annonçons avec une vive joie, le temps d'arrêt a pris un terme ; nos théâtres s'ouvrent de nouveau à la foule, et la soirée de vendredi a été le commencement de cette ère qui ne doit pas si tôt finir. Peut-être même eussions-nous préféré que les inaugurations ne fussent pas simultanées, car il eût été possible d'assister à l'une et à l'autre, tandis que le Grand-Théâtre et le Gymnase se sont fait tort en même temps. Mais en vérité, après une si longue disette, nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre de la trop grande abondance. Bornons-nous donc à rendre compte de ce que nous avons pu voir.

Grand-Théâtre.

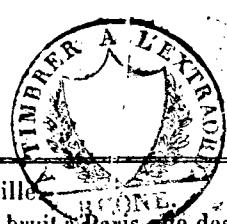
Dimanche, la rentrée de Siran dans *la Juive* avait attiré une chambre complète ; et si son talent de chanteur s'est élevé à son ordinaire hauteur, l'enthousiasme public a grandi encore, car les ovations n'ont pas manqué, et la chute du rideau au second acte a été le signal de l'unanime rappel de notre premier ténor. Joanny Bruyat et Mlle Joly se sont fait, comme toujours, applaudir. Garbet se sentait gêné dans un rôle qui attend l'arrivée du second ténor. Mlle Cundell a déployé beaucoup d'âme et de science sous la noble figure de Rachel. A moins de vouloir faire endosser à un ophycléide le costume de *la Juive*, nous ne voyons pas trop pourquoi l'on refuserait ses suffrages admirateurs à notre *prima dona*.

Le ballet de *la Sylphide* a reparu dans sa poésie. Nos artistes ont partagé avec lui tous les honneurs de la soirée.

Vendredi, le *Barbier de Séville* a fourni à M. Compan l'occasion d'un second début dans le rôle de Figaro. Ce baryton chante avec beaucoup de méthode ; néanmoins, n'annonçons pas encore sa réussite comme complète. Par complaisance M. Siran s'était chargé, ce soir-là, du rôle du comte Almaviva. A l'exception d'un éclat de voix malheureux au mot *courage*, cet artiste a montré que son puissant organe pouvait se plier aux légèretés musicales de l'opéra comique.

Gymnase.

Le bénéfice de M. Cécicourt mérite d'être cité parmi ceux que



favor publicque a le plus honorés. De bonne heure la salle était pleine, et le titre des ouvrages annoncés est bien pour quelque chose dans cet empressement.

Le Pacte de Famine, ou la Prise de la Bastille, est la mise en scène d'une des plus grandes époques de notre histoire. Voilà son principal, et nous allions presque dire son unique mérite. Tout son intérêt se renferme dans son dernier tableau ; encore, pour le rendre plus saisissant, devrait-on retrancher la moitié de l'étonnant discours placé dans la bouche de M. de Beaumont. La vue des murs de la Bastille qui s'écroulent, le cri du peuple à l'œuvre de sa vengeance, la première apparition du bonnet phrygien, la laceration du drapeau blanc, sont autant de faits qui réveillent vivement les sympathies des masses. C'est ainsi que nous interprétons le succès non contesté de l'ouvrage ; espérons qu'il sera durable. MM. Cécicourt, Barqui, St-Léon et Rousseau, Mmes Faivre et Thibaut, se sont réunis pour faire triompher l'ouvrage ; si celui-ci les a souvent compromis et trahis, la faute n'est point à eux.

Et j'ai de Jérès, dansé par Mmes Siran et Bazire, a provoqué l'enthousiasme ; c'était justice.

Balochard semble avoir été inventé tout exprès pour rimer avec le nom et talent de notre compatriote Achard. Or, comme nous possédons à Lyon l'artiste Ambroise, digne émule du comique du Palais-Royal, il arrive que nous voyons *Balochard* soutenu de tout son entrain parisien. Combien ne sont pas plaisantes, d'ailleurs, les caricatures de Cécicourt, de Barqui et d'Auguste ! Comme Mme Legros est charmante de vérité ! Voyez aussi le parti que Vernon et Mlle Levasseur savent tirer de rôles bien ingrats et placés là comme l'ombre au tableau. *Balochard* n'est point aussi vrai chez nous que parmi la population ouvrière de Paris ; mais la leçon qu'il donne ne sera point perdue, et son nom figurera long-temps au répertoire du Gymnase.

Cirque-Olympique.

En prononçant ce mot *l'Empereur*, nous vous avons dit toute la prospérité présente de ce théâtre. L'ivresse dure toujours, et le peuple des campagnes commence à venir se mêler aux habitants de Lyon. Avant de prononcer notre opinion sur le jeu des artistes, nous avons voulu les examiner encore, et maintenant nous pouvons parler. Danguin sous la redingote grise est plein de la majesté impériale, ses gestes sont calqués sur l'histoire, ses paroles sont brèves et saccadées ; son séjour sur *le Northumberland*, le tableau de sa mort, sont des épisodes neufs et magnifiques. Valmore et Beuzeville rendent importants des rôles secondaires ; Viette tire un très-grand parti du rôle du grenadier de la garde. Les manœuvres s'exécutent avec une grande précision, la bataille de Montmirail est admirable, et nous ne terminerons point sans faire son éloge au chien du cosaque.

CAUSERIES.

Le Grand-Théâtre nous promet pour bientôt la première représentation de *Lucie de Lamermoor*, grand opéra en trois actes, qui vient d'obtenir un succès éclatant au théâtre de la Renaissance, à Paris.

— M. Aniel, notre nouveau maître de ballets, donne dans ce moment tous ses soins à la mise en scène du *Diable boiteux* ; il paraît que les décors de ce nouveau ballet éclipsent tout ce que nous avons vu de plus merveilleux jusqu'à présent.

— M. Fouchet, qui a laissé parmi nous de nombreux amis, a fait son premier début au Grand-Théâtre de Marseille, dans l'emploi de second fort ténor, par les rôles du prince dans *le Concert à la Cour*, et de César dans *les Rendez-vous bourgeois*. Cette épreuve lui a été favorable.

— Mlle Pauline Gobert, notre ancienne dugazon, est au grand théâtre de Toulouse, où elle a réussi dans le même emploi.

— Le gracieux couple Taigny fait en ce moment les délices des Nantais ; l'enthousiasme qu'excite Mme Taigny est tel que, dans *le Démon de la nuit*, un jeune homme est monté sur la scène et lui a présenté un magnifique bouquet qu'il tenait à la main.

— M. Lafeuillade va tenir l'emploi de ténor au théâtre de Montpellier.

— M. Delacroix, notre ex-premier rôle, va débiter au théâtre du Panthéon, à Paris.

— MM. Lepeintre frères viennent de quitter Bruxelles où leurs représentations ont été très-suivies.

— A Bordeaux, Mlle Déjazet marche de triomphe en triomphe.

— Le célèbre agitateur O'Connell a traversé notre cité, il y a quelques jours, se rendant de Marseille à Paris.

— Mlle Fargueil est à Marseille.

— Depuis huit jours, il n'est bruit à Paris que des lions, des ligres et des panthères de M. Van Amburgh, dont les représentations ont lieu au théâtre de la Porte-Saint-Martin. M. Van Amburgh vient de gagner à Londres quatre cent mille francs en un mois. La cour de Vienne l'appelle ; la cour de Berlin le réclame. C'est Paris qui le possède.

— Rossini doit rentrer l'hiver prochain à Paris pour s'y occuper d'une grande composition lyrique.

— M. Auber s'occupe dans ce moment de la composition d'un nouvel opéra en trois actes pour Mme Damoreau.

— Mmes Fanny et Thérèse Ellsler sont de retour de Londres.

— M. Halevy vient d'être nommé professeur de haute composition, en remplacement de M. Paër, décédé.

— M. Creuzé de Lesser, ancien préfet et auteur de poésies qui lui avaient valu quelque nom parmi les littérateurs de l'époque impériale, vient de mourir au château de Villers-en-Vexin.

— M. François Lamarque, ancien député à l'Assemblée législative, à la Convention et au conseil des Cinq-Cents, ancien préfet de l'Empire, ancien conseiller à la cour de cassation, vient de mourir à Mont-Pont (Dordogne), où depuis vingt ans il vivait retiré du monde et des affaires. Dans le procès de Louis XVI il vota pour la mort. Envoyé avec ses collègues Camus, Quinette, Carnot et Bancal, à l'armée du Nord, commandée par Dumouriez, livré au prince de Cobourg avec le ministre de la guerre Beurnonville, qui les accompagnait, il fut, après une longue captivité dans les cachots de Spielberg, échangé, ainsi que tous ses collègues, contre la fille de Louis XVI.

— Le conseil municipal d'Aix a délibéré qu'un buste en marbre de M. Thiers serait placé dans la salle de la bibliothèque de la ville. Ce buste, dont les fonds ont été votés à l'unanimité, a été commandé à M. Ramey.

— Mme Mazon, qui possède et dirige à Tarare une fabrique de mousseline, se trouvait momentanément à Paris pour ses affaires, le 27 mai dernier, et passait rue Saint-Honoré, devant une maison en réparation, lorsqu'une poutre échappant par une fenêtre, de la main des ouvriers, vint la frapper violemment et lui casse une jambe. Obligée de rester deux mois éloignée de sa fabrique, qui a souffert beaucoup de son absence, Mme Mazon a formé contre les entrepreneurs une demande en 30,000 fr. de dommages-intérêts. La huitième chambre, saisie de cette contestation, a fixé à 10,000 fr. la réparation civile due à Mme Mazon.

— La société philanthropique de Bristol (Angleterre) a décerné la médaille d'argent au docteur Fairbrother de Clifton, pour avoir rappelé à la vie un jeune garçon qui était resté sous l'eau pendant un quart-d'heure et qui n'avait pu recevoir de secours qu'un quart-d'heure après avoir été retiré de l'eau. Le docteur a réussi, en fermant la bouche de l'enfant avec son doigt, en faisant sortir l'air vicié des poumons à travers les narines et en facilitant la respiration en pressant les muscles abdominaux sur les côtés. La méthode ordinaire consiste à enfler les poumons, mais elle ne réussit pas lorsque les personnes restent plusieurs minutes sous l'eau.

— *Le Capitaine Sabord*, roman maritime, par Jules Lecomte, vient de paraître chez l'éditeur Hippolyte Souverain. Nous recommandons d'avance à nos lecteurs, en attendant que nous en rendions un compte détaillé, cette publication récente, vraiment remarquable, due à la plume brillante d'un de nos plus spirituels et de nos plus féconds romanciers.

Tous les lecteurs de romans, accoutumés aux images fortes et poétiques d'un drame saisissant, voudront lire et liront avec intérêt *le Capitaine Sabord*, qui laisse bien loin derrière lui la plupart des livres men. songers, — écrits souvent dans un boudoir, — touchant la mer et les marins. Nous reviendrons prochainement sur *le Capitaine Sabord*. — 2 vol. in-8° : à Lyon, chez tous les libraires.

— Des malveillants ont répandu le bruit de la cessation de la fabrication de M. Sic. Cette nouvelle est entièrement fausse. — (Voir aux annonces.)

Logogriphe.

Avec cinq pieds je suis utile au voyageur,

Et sur trois, quand je viens, je fais fuir le bonheur.

Mot de la dernière charade : *Par-don*.

VERGNIOLLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

COMPAGNIE LYONNAISE**D'ASSURANCE****Contre l'INCENDIE et contre l'EXPLOSION du Gaz,**

CI-DEVANT

COMPAGNIE NATIONALE,*Autorisée par Ordonnance royale du 16 juin 1859.***SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ :** rue St-Dominique, 11, à Lyon. — **BUREAUX DE L'AGENCE :** place des Terreaux, 2.**CONSEIL D'ADMINISTRATION.**

MM. BALLEYDIER père, banquier, président du conseil d'administration.
BERGER-RAST, négociant.
CARLIER, agent de change.
CLÉMENT REYRE, négociant, membre du conseil général du Rhône et du conseil municipal de la ville de Lyon.
CAMILLE DUGUEYT, caissier de la banque.
JOURNEL, avocat.
PLATZMANN (Gustave), négociant.

MM. POTTON, de la maison Pottion et Crozier.
RIBOUD, négociant, président du conseil des prud'hommes.

MM.

BALLEYDIER père, fils et C^e, banquiers de la compagnie.
JOURNEL, avocat de la compagnie.
COSTE, notaire de la compagnie.
RICHARD, avoué de la compagnie.
CARLIER, agent de change de la compagnie.

M. DE NESLE, DIRECTEUR.

La **COMPAGNIE LYONNAISE** assure toutes les propriétés que le feu peut détruire ou endommager. Elle assure également le risque locatif et le recours des voisins.

Elle affranchit le locataire dont elle assure le mobilier dans une maison de simple habitation, également assurée par elle, du recours qu'elle pourrait exercer contre lui, comme subrogée aux droits du propriétaire.

Elle assure, moyennant une prime particulière, contre les dégâts produits par l'explosion du gaz employé à l'éclairage, lors même qu'il n'y aurait pas incendie.

Cette compagnie offre à messieurs les Lyonnais l'avantage d'avoir son siège dans leur cité, et par conséquent, en cas de sinistre, de traiter directement avec leurs assureurs, de la part desquels ils ne peuvent craindre ni retards ni difficultés.

Ses tarifs sont modérés selon la nature des risques.

Messieurs les Lyonnais ne refuseront pas la préférence à cette institution toute lyonnaise, placée tout d'abord par ses garanties matérielles et morales au même rang que les compagnies les plus anciennes et les mieux établies.

Essence Américaine,**DE JOHN SCUDER, PHARMACIEN, A NEW-YORK,**

Spécifique approuvé contre les Maladies secrètes. Trois flacons suffisent pour une guérison qu'on obtient radicalement en quelques jours.

Dépôt chez **M. ROMAN**, pharmacien, rue du Plat, n° 13. — Prix du flacon : 5 fr.

ANCIENNE PHARMACIE MENISSIER.

HUMMEL, pharmacien, place du Concert, vis-à-vis le pont Lafayette.

LIMONADE PURGATIVE GAZEUSE,

Purgation agréable à boire, qui ne nécessite aucun préparatif, et qui n'empêche nullement de vaquer à ses occupations ordinaires, a aussi l'avantage d'être un excellent anti-laitéux.

Ne se trouve qu'à la pharmacie.

EAU pour lotion, et **PILULES** contre les maladies de la peau.

OPIAT et **INJECTIONS**, remède infailible contre les écoulements blennorrhagiques.

SIROP DÉPURATIF contre les maladies syphilitiques.

CRÈME COSMÉTIQUE A LA SULTANE.

Cette Crème est de tous les cosmétiques connus jusqu'à ce jour le meilleur que l'on puisse employer pour l'usage de la peau, pour enlever le feu du rasoir, soit enfin pour détruire les rousseurs, dartres, boutons, érysiptèles, et toutes les excoriations de la peau. — Il suffit d'en imprégner légèrement les parties affectées, le soir en se couchant, et de l'enlever le matin avec un linge de toile.

Cette Pommade, très-connue, est recommandée par les diverses célébrités médicales de la ville de Lyon.

PLUMES-PERRY.

Plumes à trois pointes, à porte-plumes élastiques, etc.

C'est un fait universellement reconnu que les Plumes-Perry surpassent en qualité toutes les autres plumes métalliques, de quelques fabriques qu'elles soient. A la manufacture, rue de la Bourse, n° 12, on trouvera des plumes convenables pour tous les âges, pour tous les genres d'écriture, avec des degrés de finesse et d'élasticité différents; mais toutes se distinguent par une rare perfection de travail.

Aussi chez les principaux papetiers et libraires de Lyon.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures diners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte.

Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

BAINS RUSSES.

Nous engageons les personnes affectées de rhumatismes, de catarrhes, de gouttes nerveuses, affections nerveuses, gastrites, paralysies, engorgements, maladies vénériennes, etc., de se renseigner sur les effets des Bains russes de la rue de l'Arsenal; elles apprendront que de nombreuses guérisons s'effectuent constamment par ce moyen. — Dans les cas de refroidissements ou transpirations arrêtées, dont les suites sont ordinairement funestes, un ou deux bains de vapeur russes opèrent une délivrance complète. Pendant que des personnes affectées de rhumatismes sont revenues des eaux d'Aix dans le même état de souffrance, d'autres se sont guéries de ces douleurs par les bains russes.

Édition populaire publiée sous les auspices de M. J. Lafitte,

LES

ARTISANS ILLUSTRES,

PAR ÉDOUARD FOUCAUD,

Sous la direction de **MM. le baron Ch. DUPIN**, pair de France, membre de l'Académie des sciences, de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur de mécanique au Conservatoire des arts et métiers; et **BLANQUI** aîné, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'économie industrielle au Conservatoire des arts et métiers, directeur de l'École spéciale de commerce.

500 VIGNETTES.

Chez **NOURTIER**, libraire, rue de la Préfecture, 6, au centre de la rue.

AVIS IMPORTANT.

Aux gens de lettres et à **MM. les Professeurs et Instituteurs de premier ordre.**

Le Professeur américain continue ses Cours de langues anglaise, italienne et grecque moderne, garantissant complets en vingt-une leçons, d'après la méthode impressive du célèbre professeur anglais Robertson, dont les journaux de Paris font un si grand éloge. Enfin, le professeur se charge volontiers et même garantit de mettre une personne intelligente en état de traduire tout ouvrage, et, qui plus est, de phraser bien correctement avant les dix premières leçons, et cela sans l'obligation d'étudier. D'ailleurs, il offre d'en réitérer à des familles hautement respectables.

Prix pour le cours complet : à domicile, 30 fr.; chez lui, 20 fr.; en classe, 15 fr.

On n'est pas obligé de payer le cours d'avance, ni de le continuer, si on croyait ne point réussir.

S'adresser au Concierge, rue Royale, n° 8.

M. SÈVE, chapelier, rue de la Préfecture, n° 10, désire un Apprenti. — S'y adresser.

DÉPOT D'ARMES DE CHASSE.**SIC & C^e,**

SEULS FABRICANTS DE COUVERTS ET D'ORFÈVRERIE EN MAILLECHORT,

Quai de Bourgneuf, 98, près les bateaux à vapeur, à Lyon,

Tiennent un assortiment de couverts et de marchandises en maillechort, métal imitant parfaitement l'argent par sa blancheur et sa solidité; fournissent à **MM.** les limonadiers et traiteurs tout ce dont ils peuvent avoir besoin en orfèvrerie, vendent la matière préparée en fil ou laminée, et fondent sur modèles tout ce qu'on peut désirer.

Ils tiennent aussi un assortiment d'Armes de chasse dans tous les genres et aux prix les plus modérés. — **VENTE EN GROS ET EN DÉTAIL.**

MAISON CENTRALE A PARIS.**ANCIENNE MAISON VUILLERMET.****AUX DEUX JUMEAUX,**

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

MICHEL ET BERTHE,

Successeurs,

Marchands Tailleurs de Paris,

Préviennent **MM.** les consommateurs, principalement ceux qui ont l'habitude de se faire habiller dans la capitale, qu'ils trouveront dans leurs magasins un choix considérable d'habillements tout confectionnés, et une quantité d'étoffes en pièces de haute nouveauté.

Manteaux, Redingotes, Habits, Pantalons, Gilets, Robes-de-chambre, etc. etc.

En 40 heures**UN HABILLEMENT COMPLET ET DE COMMANDE**

SERA RENDU.

Les soins, la coupe et l'élégance que nous offrirons à nos acheteurs, sont pour nous une garantie de la préférence.

AVIS.**FABRIQUE ET MAGASIN, quai St-Antoine, 16.**

Nous avons signalé le Briquet-Millaud comme le meilleur qui ait paru jusqu'à ce jour, n'offrant aucun danger, pouvant se porter dans la poche, même étant débouché. Ce briquet est toujours garanti pour cinq années de durée.

Nous prévenons les amateurs que plusieurs colporteurs, qui vont dans les maisons et dans les cafés, se permettent de vendre des briquets qu'ils disent être des **BRUQUETS-MILLAUD**, ce à quoi le public ne doit point avoir confiance, attendu que le sieur **MILLAUD** n'a vendu et ne veut vendre à aucun colporteur de ses briquets; les personnes qui désirent les avoir ne peuvent les trouver que chez lui.

On trouve dans le même magasin la *Pommade minérale* pour faire couper les rasoirs, ainsi que l'*Essence du savon* pour faire la barbe. En se servant de ces produits chimiques du sieur Millaud, on est surpris des résultats avantageux que cela produit.

Chaque objet de son industrie porte la signature du sieur Millaud à la plume, afin qu'on n'ait confiance qu'à elle seule.

**BATEAUX A VAPEUR****DU RHONE.****SERVICE DE L'AIGLE.***Départ à cinq heures du matin.*

Ces bateaux, très-spacieux, se distinguent par la supériorité de leur marche et la commodité des emménagements.

Les bureaux de la Compagnie sont quai de Retz, n° 45, et place de la Charité, hôtel de Provence.

Grand-Théâtre.**AUJOURD'HUI DIMANCHE 25 AOUT,****ROBERT LE DIABLE,**

Grand opéra en 5 actes, paroles de M. Scribe, musique de Meyerbeer.

Personnages et Acteurs.

ROBERT,	MM. SIRAN.	ALICE,	Miles CUNDELL.
BERTRAM,	POUILLEY.	ISABELLE,	JOLLY.
RAIMBAUT,	GARET.		